

roulins, fermes, maisons, etc. a été abolie. Toutes ses propriétés ont été vendues et les ministres licenciés pour toujours.

Cette même année, 1844, une frégate anglaise, *la Modeste*, capitaine Baley, remonta la Colombie en juillet. Le capitaine, accompagné de deux officiers, alla visiter la vallée du Wallamet, et assista à l'office du dimanche dans la chapelle de St. Paul. Elle était encombrée de monde. Il s'y trouvait même trois missionnaires. Les enfans du Collège et plusieurs autres de la paroisse, tous en habit de cœur, y remplissaient tous les alentours du sanctuaire et donnaient à l'office un air de solennité qu'on ne pouvait guère s'attendre à rencontrer dans une mission aussi nouvelle. Le capitaine parut surtout surpris du recueillement de cette assemblée et du chant des enfans.

Il visita aussi les établissemens du nord et du sud de la Rivière avec une grande satisfaction. Car la moisson allait commencer et elle avait la plus belle apparence. Comme les vacances des écoliers étaient commencées depuis quelques jours, le capitaine fut logé dans le Collège. Ils est bon d'observer ici, en passant, que les écoliers, avant d'entrer en vacances, avaient subi un examen. On peut bien penser qu'il devait y avoir foule à un spectacle aussi nouveau. Les enfans furent en état de répondre assez bien pour contenter les interrogateurs. Le public parut satisfait des progrès qu'ils avaient faits dans les langues française et anglaise, l'écriture, l'arithmétique, etc. C'était le premier examen public qui avait lieu dans le pays.

Pendant que M. Langlois se trouvait en vacances, il résolut d'aller chez les Têtes-Plates, visiter la mission des RR. PP. Jésuites, afin d'en obtenir, s'il était possible, deux frères capables de faire les classes anglaise et française. Sitôt qu'il fut parti, M. Blanchet fut obligé de se rendre à Wallamet pour y faire le catéchisme aux femmes et aux enfans qui n'avaient pas encore fait leur première communion, et prendre soin de cette paroisse, en son absence; et comme Vancouver ne pouvait se passer de prêtre, à cause d'une dissenterie épidémique qui y enlevait un grand nombre de Sauvages, M. Blanchet fut obligé d'y faire venir M. Demers pour l'y remplacer.

Cependant le P. de Smet n'arrivait point. Le vaisseau de l'hon. Compagnie de la Baie d'Hudson, qui était arrivé au printemps, ne l'avait point amené. On ne pouvait donc prévoir par quelle voie il arriverait. Son retardement faisait supposer qu'il ne pouvait venir que par les Montagnes Rocheuses. La mission était donc dans une assez grande inquiétude à son égard, lorsqu'il parut tout-à-coup à Vancouver, au commencement d'Août. Il arriva seul parce qu'il avait laissé son bâtiment en arrière. Parti de l'Escaut le 9 janvier 1844, accompagné des RR. PP. Accolti, Vercuryse, Varalli et Nobili et de six religieuses de Notre-Dame, de Namur en Belgique, il prit sa route par le Cap Horn. Après l'avoir doublé non sans courir grand risque d'y périr, il toucha à Valparaiso et à Lima pour y avoir des renseignements sur l'entrée de la Rivière Colombie. Mais ce fut inutilement et le capitaine fut obligé de se rembarquer sans pouvoir s'en procurer. Arrivé au 46 degré 19 minutes de latitude nord et au 123 degré 54 minutes de longitude, où se trouve l'entrée de la Rivière Colombie, il fut trois jours à rôder pour en chercher l'embouchure que les caps et les pointes de la côte lui cachaient. Mais le troisième jour, ayant aperçu un vaisseau en sortir, il reconnut que c'en était l'entrée. Quoique ce fût sur le soir, il fit aussitôt partir un de ses officiers pour en avoir des renseignements. Mais cet homme, oubliant son devoir et la vertu de tempérance, passa la nuit sur une île de sable, et le lendemain le bâtiment américain était hors de vue. C'était le 31 juillet, jour de la fête de St. Ignace. Le capitaine appareilla donc, et comme il ne connaissait point la route ordinaire et le détour qu'il faut faire pour suivre le bon chemin, il s'avança tout droit de l'Ouest à l'Est et entra par un chenal inconnu. Comme il s'avancait à la sonde, il se trouva dans un lieu qui ne donnait plus que deux pieds et demi d'eau sous la quille du vaisseau, quoiqu'il fût à une grande distance au large. Le capitaine aurait bien désiré pouvoir retourner en arrière, mais de hautes vagues qui s'élevaient de la pointe *Adam* au cap *Désappointement*, lui en ôtaient la possibilité et lui fermaient le passage. Il lui fallut donc avancer malgré lui. Mais au moment qu'il croyait tout désespéré, tout-à-coup la sonde ne trouva plus fond, et deux heures après, le bâtiment avait jeté l'ancre devant le fort George.

M. Blanchet n'eut pas plutôt appris à Wallamet, l'heureuse nouvelle de cette arrivée, qu'il partit pour Vancouver, et quoiqu'on fût au fort de la moisson, il se vit accompagné de canots et d'habitans qui, dans leur allégresse,

avaient quitté leurs récoltes pour venir rencontrer la nouvelle colonie. Nous devons dire, à la louange de John McLaughlin et James Douglas, écuyers, qu'elle fut reçue par eux à Vancouver, avec les plus grands égards et avec toute la politesse possible. Ces messieurs poussèrent même la complaisance jusqu'à prêter un bateau pour conduire les religieuses à Wallamet. Elles en profitèrent et les RR. PP. prirent des canots. Leur marche jusqu'à St-Paul fut un véritable triomphe. Malheureusement de fortes épreuves les attendaient au terme de leur voyage. Car à peine furent-ils arrivés à Wallamet, que la dissenterie attaqua violemment trois religieuses et deux PP. Jésuites. Mais enfin, après de vives inquiétudes, le ciel fut sensible aux vœux des fidèles, et la santé leur fut rendue.

Comme on avait commencé, dès l'année précédente, une maison pour ces religieuses, il y restait peu d'ouvrage à faire. Elle fut donc bientôt achevée et les religieuses purent y entrer deux mois et demi après leur arrivée. Elles devaient ouvrir leur pensionnat dans le mois de décembre dernier.

Quant aux RR. PP. Jésuites, ils s'établirent à quelque distance de Saint Paul.

M. Langlois était à la mission de St. Joseph, lorsque la nouvelle de l'arrivée du P. de Smet y parvint. Il renonça au projet d'aller plus loin et se mit en devoir de retourner à Wallamet. Mais la fatigue du voyage pendant les grandes chaleurs l'incommoda tellement, qu'elle lui fit subir une cassure de jambes qui l'arrêta pendant un mois.

Le P. de Smet ne fut pas longiens après son arrivée, sans recommencer ses courses apostoliques. Car, dès le même automne, le P. De Vos vint prendre sa place au bas de l'Orégon et il monta chez les Têtes-Plates. Cependant le P. de Vos, avant de descendre, avait fondé deux nouvelles missions sous les noms de St. Pierre et de St. Michel. Elles sont au haut de l'Orégon à quelques jours de marche de celles de Ste. Marie et de St. Joseph. Ce fut aussi cette même année, 1844, qu'arrivèrent de St. Louis, par les prairies, chez les PP. Jésuites qui résident aux Montagnes, les RR. PP. Soderini, Zerbinati et Joset.

Cette année, 1844, doit donc être regardée comme une année providente elle pour la mission de l'Orégon. Car il n'y a pas de doute que l'arrivée de sept jésuites, outre le P. de Smet leur supérieur, dans une mission qui n'en possédait encore que quatre et autant de prêtres séculiers, était vraiment un renfort considérable. Mais qu'est-ce encore que seize missionnaires pour une mission si étendue et où se trouvent encore tant de payens. Car sur 110,000 Sauvages, on n'en compte encore qu'environ six mille de chrétiens. Quelle immense moisson, il reste donc encore à recueillir! Encore paraît-elle si mûre, qu'elle semble n'attendre que la faux du moissonneur. Nous avons déjà vu avec quelle ardeur des peuplades entières embrassaient la foi, avec quelles instances elles demandaient des missionnaires et avec quelle ardeur, quel empressement elles écoutaient la parole de Dieu. C'est donc ici le lieu de dire, avec le divin maître: *petierunt panem, et non erat qui frangeret eis*. Encore même, au moment du départ de Mgr. Blanchet, deux sauvages de la Nouvelle Calédonie, avaient été envoyés à Vancouver, par les tribus de cette contrée lointaine, pour demander des prêtres, et il n'y a pas de doute que ceux de la Baie Puget, qui en demandent avec tant d'instance depuis 1839, se sont empressés de renouveler aussi leur demande. Il est à espérer, il est vrai, que les vœux des uns et des autres auront été exaucés dans le cours de la présente année. Mais combien d'autres tribus qui se trouvent encore privées de ce bonheur! S'il y a déjà beaucoup de fait, pourtant il est encore vrai de dire qu'il n'y a, pour ainsi dire, rien de fait, en comparaison de ce qui reste à faire. L'admirable association de la propagation de la foi n'y a donc encore que commencé son œuvre.

On doit comprendre qu'une mission qui ne fait, pour ainsi dire, que de commencer, qui manque de tout, qui demande des courses longues et dispendieuses avec un grand nombre de missionnaires, ne peut subsister qu'avec des secours proportionnés à ses besoins. Il n'est donc pas surprenant que la mission de l'Orégon demande de grandes dépenses. Il est consolant de moins de voir qu'elles n'ont pas été inutiles. Six mille payens devenus chrétiens en six ans, quatorze chapelles élevées et autant de missions fondées, un collège et un couvent établis, mille Canadiens consolés et desservis, sont des faits qui parlent assez haut pour en constater les fruits. Quand on compare le petit nombre de missionnaires avec la grandeur du résultat, on a peine à comprendre comment tout cela a pu s'accomplir sans prodige. Il ne reste donc qu'à